

ANNEXES :

Les filiations de Doinel.

De par le caractère de la consécration gnostique de Doinel, sa filiation est souvent appelée « spirite », comme nous l'avons vu, il n'y a aucune trace d'une consécration apostolique valide.

Doinel († Valentin II) a consacré :

- **Papus** († Vincent), évêque de Toulouse ;
 - Joanny Bricaud († Johannès), évêque de Lyon ;
 - Victor Blanchard († Targelius) en 1910.
 - *Henri Meslin* († Harmonius)
 - Robert Amadou († Jacques), 1944.
 - *Roger Ménard* († Éon II) ;
 - Robert Ambelain († Robert), 1946 ;
 - André Mauer († Andréas), 1958
- **Yvon Le Loup** (Sédir, † Paul), évêque de Béziers ;
- **Lucien Chamuel** († Bardesane), La Rochelle et Saintes ;
 - Henri Meslin († Harmonius)
 - *Robert Amadou* († Jacques), 1944.
- **Albert Jounet** († Théodote), évêque d'Avignon ;

Ont été consacrés par le Saint Synode :

- **Léonce Fabre des Essarts** († Synésius), évêque de Bordeaux ;
 - Joanny Bricaud († Johannès), évêque de Lyon ;
 - *Robert Amadou* († Jacques)
 - Déodat Roché († Théodote), évêque de Carcassonne ;
 - René Guénon, († Palingénius), évêque d'Alexandrie ;
 - Patrice Genty († Basilide).
 - Georges Bogé de Lagrèze (Tau Markos), 1941
 - *Henri Meslin* († Harmonius), 1945
 - Léon Champrenaud († Théophane), évêque de Versailles ;
- **Serge Basset** (Paul Ribon, † Paul), évêque de Valence et Montélimar.

Patriarches de l'Église Gnostique (puis Église Gnostique de France en 1906) :

1. † Valentin II 1890-1896 ;
2. † Synésius 1896-1917 ;
3. † Théophane 1917-1921 ;
4. † Basilide 1921-1926.

Patriarches de l'Église Catholique Gnostique (1907), puis Église Gnostique Universelle (1908) :

1. † Jean II 1908-1934 ;
2. † Harmonius (Constant Chevillon) 1934-1944 ;
3. † Renatus (René Chambellant) 1945-1946 ;

Blason épiscopal gnostique de Doinel.

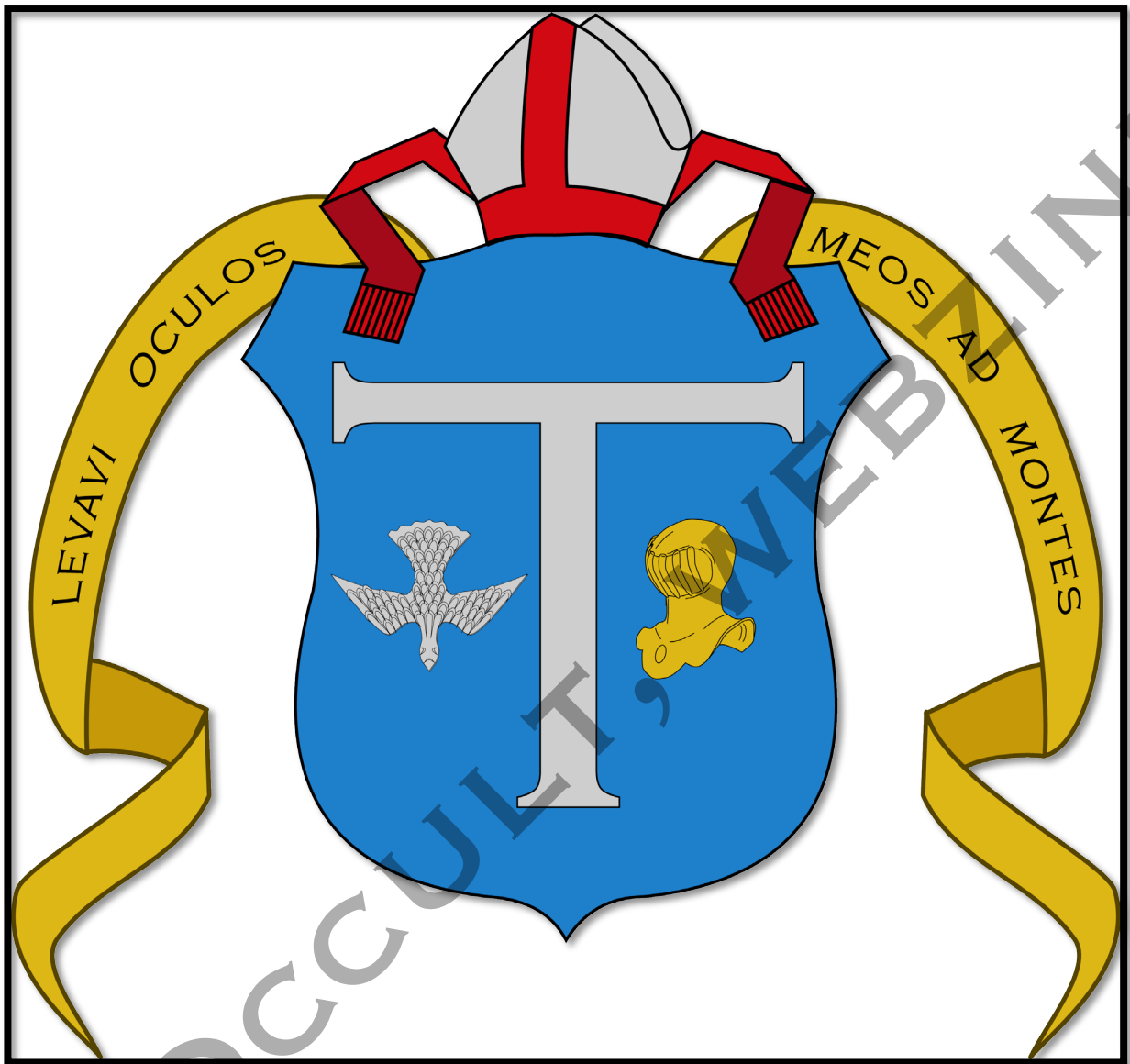


Illustration 6 - Blason épiscopal dressé par Tau Héliogabale

**CARTES DE VISITE.
PORTRAIT-CARTE.**

À J.-S. Doinel.

Vous qui de la Réalité
N'avez vu qu'un côté fragile,
Êtes-vous bien sûr que l'argile
N'a point droit à l'Éternité ?

Excusez ce bout de critique.
Votre Pan-idéisme bleu
Sans doute n'est pas un vain jeu
Sorti d'un cerveau prismatique.

Puissiez-vous, toujours résolu,
Remontant des effets aux causes,
Trouver dans le secret des choses
L'effacement de l'Absolu.

**RÉPONSE.
PORTRAIT-CARTE.**

À mon ami J. Besson.

Dans l'Absolu je me plonge
Et je ne sais pas pourquoi,
Puisque l'Être n'est qu'un songe,
Je croirais à l'Être..., moi !

Car, sachez-le bien, poète,
Car, sachez-le bien, ami :
L'Idéal est ma conquête,
Le Réel mon ennemi....

J.-S. DOINEL.

In *Cartes de visite*, J. Besson, imp. L. Bonnet-Picut, Aurillac, 1870. Ouvrage dédié à Doinel.

UN ÉCLAIR DANS LA NUIT

Nous recevons d'un de nos lecteurs la note suivante :

Dans le n° 6 de la correspondance saisie chez Lemaître « et dont la Convention a ordonné l'impression » en brumaire an IV, Paris, Imprimerie nationale, nous lisons au cours d'une lettre datée du 7 août 1795 et adressée à Lemaître, agent de Louis XVIII à Paris, la phrase suivante que nous recommandons à l'attention des chercheurs et des amis de la vérité historique : « *On fait trop courir sa prose (de Louis XVIII). La réponse à 77 (le prince de Gondé) ne vaut rien. À mon avis, il ne fallait pas mentir au Saint-Esprit, en disant que la perte d'un marmot (Louis XVII) était irréparable. Il ne fallait pas tant parler de reconquérir son royaume. Il ne fallait pas faire le Henri IV et le Louis XII avant le temps. Il fallait plus de cajoleries pour 77 (Condé).* »

J'appelle cette phrase typique un éclair dans la nuit.

Le Dauphin serait mort le 8 juin 1795 (20 prairial). Le 21 juillet (3 thermidor) avait lieu l'affaire de Quiberon. L'échange de la fille de Louis XVI avait eu lieu le 30 juin. Comment Louis XVIII a-t-il pu mentir au Saint-Esprit ? Comment a-t-il pu, avant le TEMPS, faire le Henri IV et le Louis XII ? Pourquoi n'a-t-il pas assez cajolé le prince de Condé ?

Notez que c'est Lemaître, un de ses agents, qui parle. Notez qu'il parle dans une lettre secrète. Notez que cette phrase respire le complot, mais que le complot paraît trop manifeste à l'agent même du complot.

Ce que c'est que mentir contre le Saint-Esprit, tout le monde le devine. C'est mentir contre le droit et la vérité.

Et le mot perte au lieu du mot mort ne dit-il rien ?

Le Dauphin serait mort le 8 juin, et le 5 août 1795 on présenterait sa perte comme irréparable, quand déjà Louis XVIII s'était proclamé roi.

Il faudrait savoir ce que l'on avait fait de Louis XVII entre juin et août 1795.

Je soumets ces questions à l'auteur de Fleur de Lys.

Jean du Val-Michel (pseudonyme).

La Légitimité, 1^{er} juin 1898, pages 148-149.

Lettre à Osmond sur la Question Louis XVII

Mon cher Ami,

S'il est prouvé qu'un homme qui se présente sous le nom de Louis XVII n'est ni un imposteur ni un fou ;

S'il est démontré, par preuve testimoniale multiple, que cet homme offre tous les caractères et tous les signes qui peuvent servir à constater qu'il est Louis XVII ;

Et s'il est établi historiquement que Louis XVII a été sauvé du Temple ;

Il faut conclure que cet homme ne peut être que Louis XVII.

Or, la preuve historique de l'évasion est faite.

La bonne foi, la santé intellectuelle et la constante affirmation de sa qualité par Naundorff sont établies.

Naundorff est entouré de preuves testimoniales nombreuses et persévérantes.

Donc, Naundorff est Louis XVII.

Voilà le jugement que portent à la fois et la critique historique et la critique du jugement sur ce personnage.

Voilà le jugement que tout homme qui voudra bien lire les ouvrages d'Henri Provins, d'Osmond et de M. Otto Friedrich se portera indubitablement sur Naundorff.

J'ai dépouillé patiemment, page après page, les années 1883, 1884, 1885 et 1886 du journal la *Légitimité*. J'ai noté, j'ai pesé, j'ai examiné avec la méthode qui sied aux études d'érudition, et j'ai conclu qu'il fallait se rendre au double témoignage de la logique et de l'histoire.

Autrement, il n'y a plus de critique, plus de science, plus de certitude.

Autrement, tous les faits historiques tombent sous le doute, et il ne reste plus qu'à regarder l'histoire comme une apparence, comme une subjectivité, comme un songe.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des difficultés de détail.

L'important, c'est que ces difficultés soient moindres que les certitudes. L'ombre ne fait qu'accompagner la lumière ; et, en y regardant de près, la lumière dissipe rapidement l'ombre.

Je répète que, si cette histoire n'est pas vraie, il n'y a pas de vrai historique. Je répète que toute certitude s'en va. Et si je ne crois pas à la réalité de ce fait : Naundorff était Louis XVII, je ne crois pas à la vie de Jeanne d'Arc, pas même à celle de Napoléon !

Il y a dans l'histoire de Jeanne d'Arc des difficultés insolubles pour quiconque nie la preuve testimoniale et la preuve personnelle.

Et les objections que l'on fait à Naundorff sont celles que l'incrédulité fait h Jeanne d'Arc.

Je ne parle pas ici de la sainteté de la personne, je parle de la réalité de la personne et de son identité.

On objecte contre Naundorff qu'il est son propre témoin. On objecte aussi à Jeanne d'Arc qu'elle est le témoin unique de ses voix.

On nie les témoins de Jeanne d'Arc. On nie aussi les témoins de Naundorff.

Le scepticisme, s'il a prise, a prise sur elle comme sur lui.

Je discuterai cela, quand on voudra.

Pour le moment, j'affirme que Naundorff, sincère, sain de corps et d'esprit, reconnu par des témoins compétents, portant des signes d'identité incontestables, renverse toutes les notions que j'ai de la logique et de la certitude s'il n'est pas Louis XVII.

El s'il n'est pas Louis XVII, et comme il n'est pas Naundorff, comme personne ne peut ni n'a pu lui trouver une autre origine que celle qu'il s'est donnée, j'affirme que je ferme l'histoire comme je ferme un livre de contes et de prestiges et que je me renferme dans le silence douloureux d'un universel scepticisme.

Mais, pour arriver à la persuasion que je me suis donnée, il faut lire et vouloir apprendre.

Je ne tiens pas compte, comme de raison, des jugements a priori, des affirmations ou des négations gratuites, des moqueries ridicules, du siège fait de plusieurs ou an parti-pris de beaucoup.

Je n'en tiens pas compte, parce que cela ne compte pas. C'est un néant.

Fides ex auditu. Pour savoir, il faut s'instruire.

Je fais le pari suivant : qu'on lise le *Roi de France* d'Osmond, le *Dernier Roi légitime* de H. Provins. Qu'on lise, plume en main, en se mettant dans l'état d'esprit qui convient au doute méthodique. Qu'on établisse, sur deux colonnes, le bilan de sa lecture, l'actif et le passif, le *sic et non*, comme aurait dit Abélard.

Qu'on fasse l'addition des preuves pour et des doutes contre.

Je parie qu'on arrivera à la conclusion à laquelle je suis arrivé : le pour l'emportera de beaucoup, et le contre deviendra secondaire. Si tout était évidemment clair, il n'y aurait pas de question Louis XVII. Mais tout, est assez clair pour qu'il y ait témérité à se tenir sur la réserve.

À ce compte-là, je le répète, il n'y aurait plus de certitude historique.

En effet, il y a des obscurités dans l'histoire de Jeanne d'Arc. Il y en a dans celle de Napoléon. Il y en a dans tout et partout. Ce n'est pas une raison pour nier tout. C'est une raison pour examiner tout.

Je parle en homme de science ou en érudit. Aucune passion ne m'a amené à Naundorff. Aucun intérêt, non plus. Je parle de cela comme je parlerais d'un fait qui se serait passé il y a deux mille ans, comme je parlerais d'un fait qui ne serait qu'un problème à résoudre.

J'indique la méthode. Je pose les règles de simple bon sens. Je cite les sources. Je fais ma preuve. Je conclus. Je fais donc œuvre de science.

Voilà, mon cher ami, ce que je voulais vous dire dans cette simple lettre déjà trop longue, mais suffisamment claire et nette, à ce qu'il me semble.

Jean du Val-Michel.

La Légitimité, 1^{er} août 1898.

EZOOCCULT, WEBZINE

Le Feu et Simon le Mage.

Le feu a été la cause première du Cosmos. Dieu, a dit l'initié Moïse, Dieu est un feu consumant. Ce feu, bien différent du feu élémentaire, qui n'est que son symbole, a une nature visible et une nature mystérieuse. Cette nature occulte, secrète, se dérobe sous l'apparence visible, sous la manifestation matérielle. L'apparence visible, à son tour, se dérobe sous la nature occulte. Autrement dit l'Invisible est visible aux Voyants, tandis que le Visible est invisible aux profanes, c'est-à-dire que les profanes ne savent pas distinguer l'Esprit sous la forme. Les Védas enseignaient déjà ce dogme originare, quand ils parlaient d'Agni, le feu suprême. Ce feu de Simon (le Mage), c'est le feu d'Empédocle ; c'est celui de l'antique Iran. C'est le buisson ardent de la Genèse. C'est encore l'Intelligible et le sensible du divin Platon, la Puissance et l'acte du profond Aristote. C'est enfin l'Étoile flamboyante des Loges maçonniques.

Dans les manifestations extérieures du Feu primordial sont renfermées toutes les semences de la matière. Dans sa manifestation intérieure évolue le monde de l'Esprit. Donc ce feu contenant l'Absolu et le Relatif, la Matière et l'Esprit, est à la fois l'Un et le Multiple, Dieu et ce qui émane de Dieu. Ce feu, cause éternelle, se développe par émanation. Il devient éternellement. Mais se développant, il demeure, il est stable, il est permanent. Il est celui qui EST, qui a ETE et qui SERA, l'Immuable, l'Infini, la Substance !

Jules Doinel, « Simon le Mage », *Revue Théosophique*, t. II p. 145.

Poésie Spirite.

Aux Esprits protecteurs.

Plus haut, plus haut encor ! Prends ton vol, ô mon âme
Vers ce pur idéal que Dieu t'a révélé !
Par delà tous les cieux, et ces mondes de flamme,
Vers l'absolu divin, je me sens appelé.

De Jacob, endormi je gravirai l'échelle,
Je monterai toujours et ne descendrai pas ;
Car, bienveillant et doux, d'une main fraternelle,
Sur la route, un Esprit assurera mes pas.

Il me montre le but, il m'aime, il me console ;
Il est là, je sens, et j'écoute sa voix
Résonner dans mon cœur, comme un souffle d'Eole
Résonne sur les monts, les plaines et les bois !

Que m'importe son nom ! Il n'est pas de la terre ;
Ange mystérieux des célestes amours,
Il a de l'inconnu, le charme solitaire ;
Il habite bien loin, d'ineffables séjours !

Là !... son corps, qu'un rayon de gloire transfigure,
À la subtilité de l'impalpable éther ;
Il ignore les maux de la faible nature,
Et pourtant, il est bon, parce qu'il a souffert.

Tu me parles dans le silence,
Je te vois dans l'obscurité ;
Tu me fais pressentir d'avance
Les gloires de l'éternité.

Si je fais mal, tu me relèves :
Dans mes veilles et dans mes rêves,
Ce que j'entreprends tu l'achèves ;
Flambeau qui, dans une ombre, luit,

C'est toi qui soutiens mon courage,
Qui pousses ma nef au rivage,
Qui me préserves dans l'orage,
Et qui m'éclaires dans la nuit.

Tu dis : amour ; tu dis : prière ;
Tu dis : espoir ; tu dis : vertu,
Et tu donnes le nom de frère
À l'humble enfant, faible, abattu ;

Si fort, tu cherches ma faiblesse,
Si grand, tu cherches ma bassesse
Et si fortuné, ma détresse.
Ange béni, gardien sacré,

Ton fluide épuré se mêle
À mon enveloppe mortelle,
Et je sens le vent de ton aile
Passer sur mon cœur enivré.

Qui que tu sois, merci, chère âme,
Merci, mon frère d'au-delà ;
Enfant, vieillard, ou jeune femme,
Que m'importe ! n'es-tu pas là ?

Tu planes souvent sur ma tête,
Toi qui, dans ta course inquiète
À traversé quelque comète,
Quelque terre en formation ;

Habites-tu dans l'atmosphère,
Mars ou Saturne, énorme sphère,
Descends-tu de l'Ourse polaire,
D'Aldébaran ou d'Orion ?

Et que me fait où tu résides !
Et que m'importe d'où tu viens !
Quels cieus inouïs et splendides,
Quand je te sens, valent les miens ?

Salut donc, ô ma douce étoile ;
Guide mon incertaine voile,
Sur la mer que la brune voile,
Loin des écueils, loin du péril.

Sois un phare dans la tourmente,
Dressant sur la vague écumante,
La lumière amie et tremblante,
Et viens me prendre après l'exil.

JULES-STANY DOINEL. (d'Aurillac).
Revue Spirite, 1867.

Acte de publication des bans du mariage de Doinel et de Stéphanie-Françoise le Clerc.

| | |
|-------------|------------------------|
| NOM | <i>Doinel</i> |
| PRÉNOMS | <i>Jules Benoit</i> |
| ADRESSE | |
| FILIATION | |
| CONJOINT | |
| PUBLICATION | <i>15 juil 1868</i> |
| ARRONDI. | |
| COMMUNE | <i>Evallans Perret</i> |

Doinel à Carcassonne.

Doinel, lors de son « exil » de Carcassonne, participe, outre son travail d'archiviste, à plusieurs événements culturels, dont la cavalcade historique organisée le 1er août 1898 que sa qualité fait désigner par le Comité local pour régler l'ordonnance :

L'époque choisie pour le scénario est le 12^e siècle. Les guerres et les croisades sont loin encore. C'est le moment de la floraison chevaleresque et littéraire. Carcassonne jette, avant de s'absorber dans l'unité carpétienne qui prépare l'unité nationale, un suprême et glorieux éclat. Cette renaissance merveilleuse d'art et de poésie a fixé nos regards. [...]

Des sonneurs de buccins vêtus de manteaux bleus aux armes de la ville ouvrent la marche, et voici s'avancer derrière eux la brillante cohorte des seigneurs féodaux des territoires voisins de Carcassonne, accompagnés de leurs pages, écuyers, chevaliers et hommes d'armes. [...]

Et enfin, radieux comme un soleil, beau comme un jeune dieu, fier comme un paladin de la Table Ronde, voici, fermant la marche sur son destrier caparaçonné de rouge, le noble vicomte Roger Bernard dont le bliau pourpre flotte sur une armure étincelante. Chacun de ces hauts seigneurs s'entoure de compagnons d'armes casqués d'airain, vêtus de hauberts en mailles d'acier ou de pourpoints mi parti, rouge et bleu, jaune et noir, violet et pourpre, qui lancent vers le soleil une fanfare de tons éclatants. Les troubadours viennent ensuite, vêtus de longues robes écussonnées et des arbalétriers en hoqueton blanc et rouge ferment la marche.

Une longue acclamation a salué dans la foule cette résurrection des héroïques époques disparues ; les cris redoublent lorsque les consuls ou capitouls (appelez-les comme vous voudrez) de la cité viennent offrir au vicomte Roger le hanap empli d'hypocras.

Il boit bien, bien se porte, et qui bien se porte a bon caractère comme disent les bascules des gares.

Le défilé traverse, au milieu de bravos ininterrompus, les rues de la Cité et s'arrête un instant sur la place du Château où d'accortes cabaretières versent l'hydromel à pleins verres. Les buccins glapissent leurs notes aiguës, les nobles seigneurs caressent le menton des jolies filles, les hommes d'armes entonnent des flots d'hypocras, les troubadours distribuent des œillades aux dames, et le vicomte Roger Bernard fait distribuer au peuple des jetons à l'effigie... du grillon de Gascogne. Noël ! Noël ! Vive le vicomte Roger ! Vive la Cité ! Vive Carcassonne ! Vivent les Cadets !...

RESURGANT

Dans l'enceinte bénite où dorment mes aïeux,
 J'irai, je porterai mes pas religieux.
 Au tombeau qui m'attend, avant que de descendre.
 J'irai baiser la terre et prier sur leur cendre.
 Dans leur hérédité, profonde et douce loi !
 J'ai trouvé, grâce au ciel, leur sang avec leur foi ;
 Et si mon front, mon cœur fervent et ma poitrine
 Se signent de la croix rédemptrice et divine.
 C'est que les Val-Michel des âges révévés
 Ont du sceau des chrétiens marqué leurs corps sacrés.
 Je franchirai le seuil de l'antique chapelle
 Où l'ange du baptême a repley son aile.
 Je plongerai mes doigts dans le vieux bénitier
 Où leur fidèle doigt s'est plongé tout entier.
 Je veux qu'à Josaphat chacun d'eux reconnaisse
 Le rejeton sauve de leur loyale aïnesse.
 Je ne veux pas les voir rougir à mon aspect,
 Quand je las saluerai d'amour et de respect.
 Quand je tendrai les bras à leur noble cohorte !
 Je veux entrer comme eux et par la même porte ;
 Et que le chef du nom Jan ou Michel
 Dise : C'est un chrétien, puisque c'est un Doinel !
 Et toi, mon frère et toi le cadet de mes armes,
 Je veux qu'accompagnant mon cortège, sans larmes,
 L'aidé des Val-Michel est mort comme ils sont morts !
 O souvenir ! ô jours de splendeur et de joie !
 O suprême douceur que le Maître m'envoie !
 Quand au seuil des hivers, à cinquante neuf ans,
 Il me conduit vers toi, berceau de mes parents !
 Belle sainte Suzanne entre les bois assise,
 Où Méen d'une croix couronna l'humble église !
 Méen qui fut si grand, si puissant et si doux !
 Méen que nos aïeux ont aimé comme nous ;
 Dont l'agreste statue au fond du sanctuaire
 Étend sur les pavés sa crosse tutélaire,
 Quand l'aube épanouie aux roses des vitraux
 Blanchit de ses rayons le granit des caveaux.
 Saint chéri qu'ont servi des phalanges d'ancêtres.
 Et dont le geste large a béni nos vieux prêtres !
 Bénis mon frère et moi, noble Abbé de Gaël !
 Reçois, ô Suzerain, l'hommage des Doinel.
 Belle sainte Suzanne ! où la tremblante biche
 A consacré ton nom roman : Chapelle-Biche !
 Je n'ai jamais connu tes halliers, tes maisons
 Tes clos dont la fraîcheur emplit les horizons,
 Tes rapides ruisseaux, tes courtils, tes vallées
 Tes arbrisseaux touffus, tes sentiers, tes allées,

Tes collines, tes prés de marjolaine en fleurs,
 Tes étangs où le soir dolent mot ses couleurs.
 Peut-être trouverais-je un coin sauvage et sombre,
 Où le premier aïeul, debout dans la pénombre,
 Au Bourg, au Val Michel, au Taillis, au Côtîl,
 Accueillera son fils qui revient de l'exil.
 Georges de la Chapelle, ou David, ou Guillaume,
 Georges surtout, tragique et douloureux fantôme.
 Feront-ils bon visage au nouvel arrivant ?
 Georges, dont le blason vient de Louis-le-Grand,
 Toi qui portas l'épée avec la robe courte,
 Que la plainte, à minuit, en me voyant s'écourte
 Et qu'Abel à Caïn, au bord du petit mont,
 Pardonne en oubliant le nom sanglant d'Edmond,
 Revenir au pays lointain où tout nous charme.
 S'asseoir sous le grand chêne, ou bien sous le vieux charme,
 Chercher des huit cents ans qui se sont écoulés
 Les vestiges épars dans les chemins foulés !
 Toucher les murs croulants des manoirs ou des chaumes.
 Évoquer les aïeux, marchands ou gentilshommes,
 Rechercher leur histoire aux parchemins jaunis,
 Épeler les contrats des Jean et des Louis,
 Suivre aux champs paternels la route des charrues.
 Ou l'essieu des grands chars faisant crier les rues !
 Des femmes aux yeux clairs baissés modestement.
 Avoir la vision dans le Perche Normand !
 Éveiller les essais charmants des jeunes filles,
 Voir les soldats du Roi qui prenaient les bastilles
 Et les petits en rangs qui, s'envolant au ciel,
 Mêlent aux saints concerts la voix des Val-Michel !
 Épier dans les traits du paysan qui passe
 Les traits primordiaux de tous ceux de sa race ;
 Sourire à qui regarde et dire au fond de soi :
 C'est peut-être un parent de mes parents à moi !
 Puis monter au lever de ceux dont le pied stable
 N'a jamais délaissé la terre désirable.
 Le sol du cher pays rustique, les logis
 Que les pères défunts léguèrent à leurs fils !
 Dire « Bonjour, cousins ! à la troupe étonnée. »
 « Bonjour cousine ! On vient de la même lignée. »
 « Une tige commune est nôtre. Me voilà ! »
 « Moi, voyageur d'un jour et vous qui restez-là ! »
 « J'ai voulu, quand ma nef cingla au divin rivage, »
 « M'arrêter un instant et vous dire : Courage ! »
 Et vous saint prêtre, assis aux portes du saint lieu,
 Messager de clémence et ministre de Dieu !
 Vous qui veillez auprès des tombeaux de mes pères
 Et de l'encensoir d'or en parfumez les pierres !
 Successeur de celui qu'ils eurent pour pasteur !

Vous qui chantez comme eux les puissances du Seigneur.
Salut ! Je ne veux pas que ces vers que je signe
Et qui, peut-être, hélas ! seront le chant du cygne,
Soient dédiés par moi, sous quelque nom banal,
Au profane troupeau qui marcha vers le mal.
Je veux qu'ils soient gravés dans le sein d'un bon prêtre.
Pour qu'à l'heure où le Christ daignera m'apparaître,
Il me trouve fidèle au serment solennel.
Au serment du chrétien que prêtent les Doinel,
Recevez ces accords que ma muse qui prie
Apporte à votre cœur qui bat dans ma patrie,
Et répétez ces vers humbles et sérieux
En vous agenouillant aux tombes des aïeux.

DOINEL, du Val Michel.

EZOOCCULT, WEBZINE

L'Express du Midi

Lundi 17 mars, 1902.

Nécrologie.

M. Doinel, archiviste départemental, est décédé presque subitement hier matin, à deux heures. Il a succombé à une maladie du cœur, dont il avait ressenti les premières atteintes il y a quelques mois. Il était âgé de 57 ans.

M. Doinel était un érudit très apprécié. Il est l'auteur de plusieurs opuscules historiques. Membre de la société des Arts et Sciences, il faisait aussi partie du syndicat de la presse, en qualité de rédacteur de la Revue Méridionale.

Nous offrons à la famille du regretté défunt nos respectueuses condoléances.

Mercredi 19 mars, 1902.

CARCASSONNE. — Obsèques.

La cérémonie religieuse des obsèques de M Jules Doinel, archiviste départemental, aura lieu ce matin, à 9 heures précises, sur la paroisse Saint Michel.

Il convient de compléter à ce propos le renseignement donné hier par un de nos confrères au sujet de la religion du savant paléographe. Il est exact que M. Doinel ait appartenu à la secte des gnostiques, mais il avait depuis longtemps abjuré cette doctrine. Nous pouvons même assurer qu'il avait repris les traditions de l'Église catholique et, pour préciser davantage, que le dimanche 9 courant il avait assisté à la messe de onze heures à la Cathédrale.

Enfin, et ceci nous le tenons de source très sérieuse, M. Doinel a été trouvé mort agenouillé sur son lit, un crucifix dans les mains et un chapelet autour du cou.

Jedi 20 mars, 1902.

AUDES - CARCASSONNE — Obsèques.

Les obsèques de M. Jules-Stanislas Doinel, archiviste paléographe du département de l'Aude, ancien élève pensionnaire de l'École des Chartes, officier de l'instruction publique, ont été célébrées, hier matin, sur la paroisse Saint-Michel, comme nous l'avions annoncé.

Le deuil était conduit par la veuve du défunt et deux de ses enfants. L'un d'eux portait l'uniforme de sergent rengagé au 114^e régiment d'infanterie.

Dans le cortège on remarquait : M. le préfet, M. Bonisset, vice-président du conseil de préfecture, et les fonctionnaires des diverses administrations ; le Syndicat de la presse

carcassonnaise avait envoyé une couronne et était représenté par son vice-président, M. Bouquet, directeur de *Revue Méridionale*.

Au cimetière Saint-Michel, où a eu lieu l'inhumation. M. le préfet a prononcé devant le cercueil le discours suivant :

Messieurs,

Vous seriez surpris, et je m'en voudrais à moi-même, si je ne venais exprimer un souvenir ému au fonctionnaire distingué qu'une mort soudaine enlève à l'administration départementale de l'Aude.

Je dois un témoignage de très haute estime à sa collaboration qui fut toujours attentive à la mise en ordre, à la conservation, à la mise en valeur si je puis dire, des précieux dépôts qui lui étaient confiés. Je dois, avec vous tous messieurs, à sa vaste érudition, à son goût des lettres, à son talent d'écrivain, à sa nature d'artiste, très compréhensible et très diverse un hommage sincère qui n'est que la constatation simplement exacte d'une valeur peu commune.

On peut dire de M. Doinel, sans déformation de la réalité, qu'il n'a pas rempli tout son mérite.

Il y avait en lui des dons très rares : une faculté très puissante, et presque trop rapide d'assimilation ; une âme de poète très subjective, souvent plus attirée par les échos de la légende que par les voies sévères de l'histoire. Incessamment tenue en éveil par les appels d'une imagination toujours inassouvie, il y avait plus encore, un talent très personnel d'orateur.

Voilà bientôt vingt ans, un département, où je le connus, retentissait de sa parole ardente très empressée vers les solutions républicaines. On dit qu'un moment il fut séduit par les entraînements de la vie politique où il entrevoyait de sérieuses espérances de succès.

Mais des incidents qui m'échappèrent alors que je l'eus quitté, devaient le ramener vers ses travaux d'érudition et dans la solitude de sa pensée, c'est alors qu'il vint sous votre ciel très doux, et dans une existence apaisée, dans l'atmosphère reposante et tranquille de ses archives, qu'il aimait d'un amour jaloux, il s'éprit pour le dépouillement de nos riches collections documentaires d'un zèle dont notre histoire locale restera largement bénéficiaire.

Les directions souvent contradictoires de cette existence mouvementée déconcertent parfois l'analyse. Il y eut, incontestablement dans tous ces recommencements successifs, une sincérité vraie. Et quand on cherche à déterminer les traits essentiels qu'avait cette physionomie si mobile, ne doit-on pas se demander, messieurs, si ce savant, si cet homme qui avait aspiré à l'action n'aurait pas dû simplement rester l'artiste qu'il nous fut donné d'entrevoir en lui et auquel, nous pouvons l'affirmer sans crainte, l'ambition était permise de briller, au tout premier rang, du plus vif éclat.

Longtemps on conservera de son séjour en cette ville un souvenir d'intérêt et de sympathie et, devant sa tombe prématurément ouverte, nous nous inclinons tous avec respect.

AVEUX D'UN OCCULTISTE

Ce qui distingue de la vérité toutes ces doctrines théosophiques, ésotériques, occultistes, etc., c'est qu'elles sont impuissantes à reformer la vie, & vaincre la volupté. Voilà une pierre de touche infaillible. La volupté se glisse dans leurs raffinements les plus éthérés. Ainsi dans la gnose, nous avons certainement la prétention d'être purs. Nous parlions un langage très exquis. On nous eut pris pour des pures intelligences, des Eons, comme nous disions. Je vous avoue que c'était un leurre.

Certainement, nous n'allions pas jusqu'au but charnel comme dans ces sectes gnostiques de haut Maçonisme, dans le Satanisme, ou dans les conventicules analogues. Mais cependant, une dangereuse volupté se glissait dans nos conversations, dans nos cérémonies, dans nos lettres. Plus éthérée, plus distinguée, plus subtile ; mais peut-être plus perfide. Il était admis d'ailleurs que les pneumatiques ne pouvaient plus pécher. Et nous avions le sacrement de l'Appareillement, dont vous avez pu lire la formule dans *Lucifer Démasqué*, un livre sincère et qui dépeint la Gnose sur le vif. Cette doctrine ne s'adressait qu'aux natures cultivées, aux femmes du monde, aux névrosés et aux intellectuels au contraire de la religion catholique qui s'adresse à tous. Mais qui veut faire l'ange, fait la bête. Et d'ailleurs, nous ne faisons l'ange qu'à la façon de l'archange tombé.

J'ai appris depuis que la petite comtesse X... qui avait des extases, avait aussi des chutes. Et que de déséquilibrées chez la Duchesse !

Non, on ne peut être vraiment pur, en dehors de l'Église catholique. Et le mysticisme le plus éthéré conduit fatalement aux désordres quand il n'est pas orthodoxe et quand il ne s'appuie pas sur la pénitence.

Jean KOSTKA.

Revue du monde invisible, 1898.